*37

Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/b21353499

13/215 8/6

ESSAI

SUR

LES FIÈVRES

INTERMITTENTES PERNICIEUSES.

PRÉSENTÉ et SOUTENU à l'École de Médecine de Montpellier, le germinal an XII ;

Par PIERRE-ANTOINE-NOEL *BLAVET, de Cournonterral, département de l'Hérault ;*

POUR OBTENIR LE TITRE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Medicus, curatione febrium, ut aiunt, methodicè institutâ, se gerit ut inspector morbi et minister naturæ ; curatione verò per kinam-kinam, se gerit ut arbiter morbi et instaurator naturæ.

Torti, *therap. spec.*

A MONTPELLIER,

Chez G. IZAR et A. RICARD, Imprimeurs de l'École de Médecine, Place des Capucins, Maison d'Alco, N.° 195. An XII.

AU MEILLEUR DES PÈRES

RAYMOND BLAVET, CHIRURGIEN,

Reçu au ci-devant Collége de Chirurgie de Montpellier ;

ET A LA PLUS CHÉRIE DES MÈRES

ÉLISABETH CASTAN.

COMME l'expression sincère d'un fils reconnoissant, qui veut leur donner un témoignage authentique d'un amour inaltérable, d'un profond respect et d'un éternel attachement ; sentimens qu'ont fait naître en lui les sollicitudes continuelles et les sacrifices multipliés, de ceux qui n'ont pour ambition que de faire le bonheur de leurs enfans.

Le plus soumis des fils,
P. A. N. BLAVET.

A

HENRI FOUQUET,

Ex-Professeur de Clinique interne de l'École de Médecine de Montpellier, et maintenant Professeur honoraire de la même École, etc. etc.

EN vous offrant cet écrit, ou pour mieux dire, en le décorant de votre nom, je n'ose vous témoigner la reconnoissance que m'inspirent vos bienfaits, ni l'admiration que me causent les progrès dont la bonne doctrine médicale vous est redevable. La dette, que contractent envers vous ceux que vous obligez et ceux que l'amour des sciences anime, ne peut être acquittée. Parler au public de ce qu'on vous doit, c'est se vanter de posséder votre bienveillance ; vous témoigner les sentimens de respect et d'admiration que vous inspirez, c'est se placer parmi ceux qui savent vous apprécier. Je dois donc imposer silence à mon cœur, pour qu'on ne me taxe pas de vanité.

P. A. N. BLAVET.

ESSAI

SUR

LES FIÈVRES

INTERMITTENTES PERNICIEUSES.

Le sujet, que j'ai choisi, a l'inconvénient d'avoir été épuisé par des hommes du premier mérite. Si j'écrivois par goût, je me garderois bien de traiter une semblable matière ; mais comme je ne fais que remplir une obligation, je veux la faire tourner à mon avantage autant qu'il me sera possible. Or, dans la contrée où je me propose d'exercer la médecine, il n'existe pas des maladies plus funestes, plus fréquentes, plus constamment périodiques, que les fièvres

intermittentes malignes. Je pense donc qu'il est de mon devoir d'étudier ces affections d'une manière spéciale.

Les maladies qui font le sujet de cet écrit sont connues sous les noms de fièvres intermittentes pernicieuses ou malignes ; quelques espèces, et ce sont celles dont il est principalement question ici, sont nommées *comitatæ*, parce qu'elles sont accompagnées d'un symptôme extraordinaire, qui n'a nul rapport avec les fièvres intermittentes légitimes. Il en est d'autres qui sont appelées *larvatæ*, parce que l'acte fébrile ne s'aperçoit point, et qu'un symptôme grave qui revient périodiquement semble masquer la maladie. Enfin, il en est qui d'intermittentes tendent à devenir continues, en diminuant chaque jour les intervalles qui séparent les accès, et en affoiblissant les symptômes de condensation et de détente, qui caractérisent l'invasion et la fin de chaque paroxisme.

Mercatus qui nous a tracé le premier l'histoire et le caractère de ces affections, les a regardées comme appartenant à la famille des fièvres intermittentes. Il a été généralement suivi par les auteurs qui se sont occupés de la nosographie de ces maladies. Cependant M. *Pinel*, qui paroît ne considérer les fièvres intermittentes que comme une forme sous laquelle se présentent les autres fièvres essentielles, a rangé les intermittentes pernicieuses dans l'ordre des fièvres ataxiques, dont elles constituent un genre.

Quoique je reconnoisse tout le poids d'une semblable autorité, je ne puis m'empêcher de retourner au sentiment de *Mercatus*, de *Torti*, de *Werlhof*, de regarder les

affections intermittentes comme une famille naturelle, dont les pernicieuses sont des genres; famille qui n'a que des rapports accidentels avec les affections bilieuses, pituiteuses, inflammatoires, nerveuses. La principale raison qui me porte à penser ainsi, c'est qu'une thérapeutique spéciale sépare ces maladies; que les fièvres intermittentes, soit bénignes, soit pernicieuses, se traitent à peu près de la même manière, et que les modifications dont la méthode curative est susceptible, sont fondées sur des considérations accessoires; enfin, que le traitement des fièvres ataxiques aiguës et continues, comme de la fièvre lente nerveuse, est essentiellement différent de celui des intermittentes.

Pour que la nosologie se rapproche autant qu'il est possible d'une classification naturelle, il faut que les caractères qui séparent les grandes divisions soient plus importans que ceux qui distinguent les espèces. Or, jamais circonstance ne prouva mieux l'affinité de deux maladies, que l'identité du traitement. Le quinquina qui est le spécifique des fièvres intermittentes ordinaires, l'est aussi des pernicieuses. Au contraire, dans les fièvres aiguës ataxiques, il paroît n'agir que comme tonique, et par conséquent il ne forme qu'un élément d'une méthode analytique, au lieu d'être moyen principal et spécifique. C'est donc l'intermittence qui est le caractère sur lequel l'esprit doit se porter quand il s'agit de la classification, et non l'ataxie, qui dans ces fièvres paroît un accident subordonné.

Si je voulois insister sur cet objet, je pourrois encore appuyer mon sentiment sur un fait très-connu; c'est que

les fièvres intermittentes ordinaires sont fort sujettes, dans certains pays, et chez certains individus, à devenir pernicieuses, d'où l'on peut conclure que la malignité n'est qu'une modification due aux circonstances, et non le génie essentiel de la maladie.

Je crois donc qu'on ne peut pas se dispenser d'admettre une famille naturelle d'affections intermittentes, dont les pernicieuses forment un genre. L'anomalie ou ataxie, c'est-à-dire, les symptômes insolites qui les accompagnent, et qui ne sont nullement en rapport avec les fièvres intermittentes, et généralement tout ce que l'expérience nous apprend annoncer un grand danger, en forment le caractère générique, et par conséquent, je les appelerai *intermittentes ataxiques*, et non pas *ataxiques intermittentes.*

Le principal ouvrage que nous ayons sur cette matière, est sans contredit celui de *Torti.* C'est à lui sur-tout que nous devons ce degré de perfection qu'a la thérapeutique de ces maladies. Mais d'autres les avoient connues avant lui. Car indépendamment de *Mercatus* et de *Morton* déjà cités, le professeur *Fouquet* a rappelé, dans plusieurs circonstances, à ses confrères et concitoyens, que *Rivière* avoit parlé avant *Torti*, des fièvres intermittentes pernicieuses. *Videmus*, dit Rivière, *singulis ferè annis, in hac saltem regione, tertianas intermittentes quæ summæ malignitatis sunt partites, et 2.ª vel 3.ª accessione ægros de medio tollunt.* Laz. Riverii *opera omnia praxeos medicæ, lib.* 17, *sect.* 3. Mais *Rivière* ignoroit les vertus du quinquina contre ces fièvres.

Je donnerai une description générale des fièvres intermittentes pernicieuses ; j'en rechercherai ensuite les causes procathartiques. Je ferai quelques réflexions sur la nature de ces maladies, et puis je présenterai la méthode de traitement qui leur convient.

Les fièvres intermittentes ordinaires présentent communément l'acte fébrile dans son plus grand état de simplicité. Chaque accès ressemble à une fièvre éphémère. Seulement comme la disposition aux fièvres intermittentes n'exclut pas la formation de certaines diathèses, aux symptômes constitutifs de la fièvre, peuvent se trouver réunis les signes d'une affection inflammatoire, bilieuse, muqueuse, etc.; mais ces affections étant accidentelles, par rapport à la fièvre intermittente, et pouvant disparoître, quoique celle-ci persiste, on doit concevoir cette dernière comme indépendante de tout cela. Cet acte fébrile, quelque incommode qu'il soit, est accompagné de peu de danger. S'il devient quelquefois funeste, c'est lorsque des répétitions fréquentes ont introduit d'autres maladies ordinairement chroniques, qui consument le malade.

Lorsque les paroxismes d'une fièvre intermitente ont une intensité extraordinaire, que la durée en est longue, que chacun tend à rencontrer le suivant par ses accroissemens successifs, ou qu'ils sont accompagnés d'un symptôme grave et alarmant qui n'est point en rapport avec ce genre d'affection, et qui est lié aux accès de manière à disparoître avec eux; la fièvre est dans ce cas extrêmement dangereuse : l'ex-

périence a prouvé qu'elle devenoit ordinairement mortelle au troisième, au quatrième ou au cinquième accès ; c'est pour cela qu'elle a été nommée pernicieuse.

Comme la thérapeutique des fièvres intermittentes pernicieuses a acquis, par les travaux de *Morton*, de *Torti*, de *Werlhof*, de *Medicus*, de *Lautter*, une certitude dont n'approchent pas les méthodes curatives de la plupart des autres maladies ; que d'ailleurs un traitement mal entendu peut non-seulement faire perdre un temps précieux, mais encore aggraver la maladie et la rendre plus promptement mortelle ; il importe de reconnoître de bonne heure la nature de ces affections, afin de s'épargner le regret de voir succomber des personnes qu'on pouvoit sauver d'une manière presque sûre.

Quand ces maladies sont sporadiques il est facile d'être induit en erreur au commencement, parce que le symptôme grave qui accompagne l'accès attire toute l'attention, et qu'on peut le prendre pour une maladie essentielle de laquelle on s'imagine que le malade est délivré après le paroxisme. Lorsqu'elles règnent épidémiquement, les premiers qui sont attaqués périssent ordinairement victimes de l'inadvertance, d'autant que, dans ces cas, elles se présentent avec un appareil de phénomènes graves qui les rendent plus promptement mortelles. Il est donc nécessaire d'en donner une histoire générale assez exacte pour qu'on puisse les reconnoître sous toutes les formes qu'elles ont prises jusqu'ici, et même les deviner sous celles qu'elles peuvent encore prendre. Voici donc les principaux traits de leur histoire : ils serviront

de signes, conjointement avec ceux que l'on peut tirer de l'épidémie régnante, des qualités du climat qui les rendent épidémiques et des autres causes procatartiques.

Les fièvres intermittentes pernicieuses sont fréquemment sporadiques. Cependant on les voit régner comme épidémiques, comme pandémiques, ou comme endémiques. *Ramazzini* (1) et *Sydenham* (2), ont vu des tierces soporeuses épidémiques. *Werlhof* a fait la même remarque dans une grande épidémie de fièvres intermittentes qui régna, pendant plusieurs années, après les chaleurs violentes de l'été de 1727. Chaque printemps, les adolescens et les vieillards, atteints de l'épidémie, tomboient dans une apoplexie qui servoit de masque aux paroxismes (3). Les travaux, entrepris pour le desséchement des marais, pour la construction des canaux, pour curer les étangs, nous donnent souvent occasion de les voir pandémiques.

Les intermittentes pernicieuses ont ordinairement le type tierce. C'est là vraisemblablement, ce qui a engagé *Selle* à ranger ces affections parmi les fièvres intermittentes bilieuses, desquelles il les a distinguées par l'épithète de putrides. Cependant il y a des exceptions à cette règle générale. *Torti* dit que la quarte devient rarement pernicieuse, par l'adjonction d'un symptôme grave ; mais il re-

---

(1) *De abus. chinæchinæ.*

(2) Epist. I.

(3) *Obs. de febrib.*

connoît qu'elle peut acquérir la plus grande malignité en devenant subcontinue, et en tendant ainsi à la forme aiguë (1). *Bianchi* a vu, en effet, à Turin, dans l'automne de 1718, des fièvres quartes qui devenoient subcontinues, et donnoient lieu à des symptômes très-graves. Il rapporte sur-tout l'histoire d'un individu qui éprouva ce changement, et qui pensa succomber à la gravité des symptômes (2). J'ai vu, avec le Professeur *Montabré* et mon père, à une campagne tout près de Fabrègues, un citoyen atteint d'une fièvre quarte pernicieuse. Le sujet de cette observation étoit un homme très-robuste, âgé d'environ 45 ans, qui après avoir reçu un coup de pied de mule sur les bourses, éprouva dans ces parties un épanchement de sang. Le troisième ou le quatrième jour après cet événement, le professeur *Montabré* fut appelé, et de concert avec mon père, il fit une incision au scrotum pour en tirer le sang épanché. Quelques jours après cette opération, le malade fût atteint d'un accès de fièvre très-grave, qui fut accompagné de délire et d'anxiétés, d'après le rapport que nous en firent le lendemain ceux qui étoient auprès de lui; mais alors le trouvant assez tranquille, le pouls n'étant point agité, nous résolumes d'attendre encore avant de rien faire. Le troisième jour, à compter de l'accès précédent, on vint chercher mon père à huit heures du soir, et nous trouvâmes cet

---

(1) Thérap. spéc. lib. III, c. I.

(2) Hist. hép. t. I, p. 751.

homme dans le délire; le pouls étoit petit et foible; le malade avoit des anxiétés. Le lendemain on fit venir M. *Montabré*, et il fut décidé, après lui avoir fait part de tout ce qui s'étoit passé, qu'on feroit prendre au malade le quinquina à haute dose et en substance : ce qui nous réussit fort bien, car le malade se trouva mieux de jour en jour. On a même observé des intermittentes quotidiennes malignes, et entr'autres une syncopale (1). *Lommius* a aussi observé des quotidiennes soporeuses, ce qu'il exprime en disant : *accedit febri quotidianæ dormiendi pæne inexpugnabilis necessitas*; c'est encore ici qu'il faut rapporter la quotidienne soporeuse de *Sauvages*.

Ce ne sont pas seulement les tierces simples qui sont sujettes à cette dégénération; les doubles l'éprouvent encore. Cela ne surprend point, quand on songe que ces dernières ne sont qu'un composé de deux fièvres tierces, qui ont leur accès dans des jours alternatifs.

On peut encore dire en général que les accès des fièvres intermittentes pernicieuses sont plus longs, que ceux des intermittentes bénignes. Ceci peut être sujet à des exceptions, mais je crois que cela est vrai dans le plus grand nombre de cas.

Celles qui s'accompagnent d'un symptôme grave et anomal ont des formes très-différentes. Nous devons faire mention

---

(1) *Alibert*, dissert. sur les fièvres atax. intermit. 2.e édition, §. XXXIII.

de celles qui ont été observées, et dont le catalogue s'est beaucoup accru depuis *Torti*. Mais nous devons dire, en même temps, que l'analogie nous autorise à regarder, comme de la même nature, toute fièvre intermittente dont les paroxismes présenteroient un symptôme très-grave qui n'a pas été encore observé, ou simuleroient quelque maladie dangereuse qui prendroit le type des accès, et qui donneroit lieu à une foiblesse extrême, à la stupeur et à plusieurs symptômes dont on verra bientôt la description. C'est par le secours de cette analogie qu'on a soupçonné le caractère insidieux de plusieurs affections intermittentes, dont *Torti* n'avoit pas eu connoissance ; et les effets des remèdes spécifiques, ainsi que les malheurs dont la médecine expectante a été suivie, ont également prouvé la justesse de cette conjecture.

Torti nous a fait connoître les formes suivantes des fièvres pernicieuses :

1.° une fièvre colérique, accompagnée d'un colera-morbus, ou d'un flux dysentérique.

2.° Une hépatique, caractérisée par des déjections alvines, d'une matière semblable à des lavures de chair. Quand les matières rendues étoient d'une couleur foncée ou noire, *Torti* appeloit la fièvre *attrabilieuse*.

Le docteur *Roucher* m'a communiqué l'observation d'un homme qui éprouva deux accès de fièvre pernicieux, lesquels s'accompagnoient de foiblesse et de syncope, et d'un mœlena : les évacuations par haut et par bas étoient si copieuses et si noirâtres, que le malade sembloit être sur le point

de rendre l'ame dans chaque paroxisme. Ce ne fut que par le moyen du quinquina, donné à haute dose et en substance, qu'il fut délivré de cet état fâcheux.

Le même médecin m'a encore fait part d'un cas exactement semblable dont il fut témoin l'automne dernier. Un habitant de Montferrier éprouva inopinément, dans la nuit, des langueurs d'estomac, qui furent bientôt suivies de déjections et de vomissemens noirâtres, lesquels amenèrent des foiblesses et des sueurs froides. Cet état qui se renouvela au second paroxisme, avec la même intensité, caractérisa l'accès pernicieux; le quinquina qui fut administré de trois en trois heures, à la dose de demi-once dans trois onces de verjus, empêcha la récidive du troisième paroxisme, qui probablement auroit été mortel.

3.° Une cardialgique caractérisée par des douleurs attroces à la région épigastrique.

4.° Une diaphorétique, dans laquelle il se déclare après l'*horror* de l'invasion, une sueur qui, loin de diminuer l'intensité de l'accès, semble l'exaspérer, et qui, après avoir été extrêmement abondante et avoir réduit le malade au dernier degré de foiblesse, diminue, devient froide et n'est plus qu'une transpiration continuelle d'une matière visqueuse.

5.° La syncopale, dans les paroxismes de laquelle le malade éprouve un sentiment de foiblesse extrême, et de fréquentes syncopes complètes qui surviennent pour la moindre cause. Quelquefois les syncopes sont précédées d'une cardialgie et ne semblent être que l'effet de la douleur; mais le plus souvent elles viennent spontanément sans avoir

été amenées par aucune sensation pénible. Il suffit du moindre mouvement non-seulement du corps entier, mais encore du bras, pour les décider.

6.° Une algide, dans laquelle le froid et la soif qui commencent l'accès se prolongent pendant toute la durée, de sorte que les symptômes ne cessent qu'au commencement de l'intermission. Est-ce à cette variété qu'il faut rapporter un fait observé par M. *Vigarous*, et consigné dans le journal de médecine de Montpellier? « Un citoyen fut attaqué d'un paroxisme très-long, très-fort, qui avoit débuté sans froid. Il y eût quelques jours d'intervalle, pendant lesquels la santé, sans être parfaite, permettoit néanmoins la poursuite des affaires journalières. Tout à coup il survint un froid intense qui augmenta progressivement, et qui éteignit au bout de deux heures, sans retour, la vie du malade ».

7.° Une léthargique, dont l'accès se manifeste par une propension au sommeil; se continue par une affection soporeuse léthargique, qui croît avec le paroxisme; marque son état par une véritable apoplexie de laquelle les plus fortes excitations, pas même les ustions avec un fer rouge, ne peuvent rappeler le malade, et annonce son déclin par la diminution de l'affection soporeuse qui se termine complétement à la chute de la fièvre.

M. *Alibert* observe fort bien que l'état comateux n'a pas toujours autant d'intensité. Il a eu, d'ailleurs, occasion d'observer la paralysie jointe à l'assoupissement, et même la paralysie d'un côté et la catalepsie de l'autre, chez une personne atteinte d'une fièvre intermittente soporeuse. On

peut encore voir les divers degrés par où cette affection peut passer, dans une observation curieuse de *Charles Pison*, rapportée par le même auteur (1).

On regarde communément l'hémiplégie, comme une affection analogue à l'apoplexie, dont elle semble n'être, pour ainsi dire, qu'un diminutif. Nous pouvons donc ranger ici la tierce hémiplégique de *Werlhof*, sur laquelle le célèbre praticien *Chaptal* avoit communiqué une observation intéressante à *Sauvages*.

Depuis *Torti*, on a décrit plusieurs autres formes de fièvres pernicieuses *comitatæ*. Il est vrai qu'il a connu quelques-unes de ces espèces; mais il semble n'avoir pas osé les mettre sur la même ligne, que les autres, sans doute, parce qu'il n'avoit pas eu occasion de les observer aussi souvent.

8.° *Lautter* a vu une fièvre intermittente tierce accompagnée de délire furieux. L'ouvrage, déjà cité, de M. *Alibert* contient quelques observations semblables. Un médecin, digne de foi, m'a rapporté avoir vu à Perpignan, pendant la guerre contre l'Espagne, un soldat atteint d'une fièvre intermittente pernicieuse, à la suite d'une plaie d'arme à feu très-grave; lequel se donna, pendant le second accès, plusieurs coups de couteau sur le sternum. Les blessures n'intéressèrent que les tégumens. Dans l'intermission le malade paroissoit jouir de tous ses sens. Après les tentatives

(1) Fièvres atax. interm. §. X.

qu'il avoit faites pour se détruire, on lui enleva soigneusement tous les moyens de se nuire. Les trois accès suivans furent accompagnés de fureur, et le cinquième fut mortel, parce que les chirurgiens méconnurent la maladie et se contentèrent de l'attribuer vaguement à une résorption de pus.

Je rapporte à cette variété une fièvre intermittente accompagnée de délire et d'un mal de tête insoutenable, que j'ai vu avec mon père. Le sujet de l'observation étoit une demoiselle de 40 ans, attaquée d'un cancer à la mamelle. Au milieu des chagrins que lui donnoit la perspection d'une opération cruelle devenue nécessaire, elle tomba dans une fièvre intermittente, pendant laquelle il y avoit aliénation mentale, et une céphalalgie qui arrachoit des cris continuels à la malade. La petitesse du pouls et la foiblesse générale étoient remarquables. Cette personne ayant été guérie par le quinquina, mourut dans une rechute, pour avoir négligé de la prévenir par les moyens qu'on lui avoit indiqués.

9.° On ne peut guère se dispenser d'admettre, d'après *Morton*, une fièvre intermittente pernicieuse convulsive. Cet auteur l'a observée sur un enfant de treize mois. Les convulsions étoient accompagnées d'une petitesse extrême dans le pouls, et de difficulté de respirer. Je rapporterai à celle-ci la tierce épileptique de *Sauvages*, lorsqu'elle présente les symptômes graves qui peuvent la faire regarder comme maligne.

10.° M. *Dumas* a fait connoître une fièvre intermittente hydrophobique, accompagnée de toutes les circonstances qui

peuvent la faire regarder comme pernicieuse. A l'hydrophobie se trouvoit jointe l'envie de mordre.

11.° Le même auteur a observé une angine subordonnée à une fièvre intermittente, et il a vu que cette complication donnoit à la maladie un caractère pernicieux que les circonstances concomitantes, comme la prostration des forces, la foiblesse du pouls, la stupeur du malade, ne permettoient pas de méconnoître. La nature de l'affection n'étoit pourtant pas évidente; mais l'inutilité des évacuans et de plusieurs autres remèdes avoit fait exclure les autres causes, et les succès du quinquina achevèrent de convaincre.

C'est ici qu'il faut rapporter la remittente péripneumonique et pleurétique, observées par *Morton*, par *Senac* et d'autres auteurs. Je dirai ailleurs ce que je pense sur ces affections, et ce en quoi elles me paroissent différer des autres.

12.° Une hémoptysie intermittente observée par *Storck*, pouvoit bien être pernicieuse. Ce qui le fait présumer, c'est l'appareil de symptômes alarmans qui l'accompagnoit.

Le Professeur *Fouquet* a traité avec succès, par le quinquina donné à haute dose, une fièvre intermittente *octonaire* hémorragique ou hémoptoïque, c'est-à-dire, qui débutoit par une quantité très-abondante de sang, que le malade rendoit par l'expectoration ou par la poitrine. Ce sang étoit même si abondant, qu'on eut cru qu'il venoit de l'estomac, ou qu'il étoit vomi plutôt qu'expectoré. Le malade étoit un jeune homme de 30 ans, vigoureux, adonné au vin, etc. Ce jeune homme avoit une forte poitrine, il eût péri pro-

blement d'hémorragie au troisième accès, si ce dernier n'avoit été prévenu par le quinquina donné à haute dose, dans l'intervalle du second au troisième.

En me communiquant cette intéressante observation, M. *Fouquet* me fit une réflexion qui est de la plus grande importance. A la vérité, me dit-il, *cette fièvre n'est pas pernicieuse dans son essence; elle ne l'est que par l'accident qui résulte de l'action de la fièvre sur un organe particulier, dont la structure se prête à cet accident.*

13.° Quoique plusieurs médecins parlent d'une intermittente pernicieuse, accompagnée de difficulté de respirer, je ne connois qu'un seul fait où la fièvre dyspnéïque ait été incontestablement maligne : c'est celui que rapporte M. *Baumes*, dans le premier volume de son journal de médecine, page 218.

Les fièvres intermittentes inspirent des craintes lorsqu'elles tendent à devenir continues, soit par le simple prolongement de leur accès, soit encore par l'anticipation du moment de l'invasion. Mais les sub-intrantes et les sub-continues ne sont pourtant rangées parmi les pernicieuses, que lorsqu'elles s'accompagnent de prostration des forces, de foiblesse et de petitesse du pouls; d'aridité de la langue, de stupeur, ou de quelqu'un des symptômes que nous avons dit se trouver dans les variétés précédentes.

Il n'y a guère que les fièvres quotidiennes ou les fièvres composées, qui ont un accès chaque jour, comme les doubles tierces, les triples quartes, qui soient sujettes à la subcontinuité. C'est en grande partie à cause de cela qu'on

redoute, en général, la composition des fièvres intermittentes, malgré qu'il ne se montre encore aucun symptôme grave et alarmant.

Les fièvres rémittentes que l'on appelle de mauvais caractère, appartiennent, ce me semble, aux intermittentes subintrantes et sub-continues. Elles paroissent composées de paroxismes, dont les invasions sont tellement rapprochées que le suivant touche le précédent, ou dont la durée est si longue, que le précédent aboutit à l'invasion du suivant. C'est peut-être même en grande partie à cette *intussusception* des accès, qui dérange les mouvemens naturels de la fièvre, qu'est due la malignité de la maladie. La thérapeutique de ces fièvres achève de me confirmer dans ce sentiment.

Je suis loin de croire avoir exposé toutes les formes, que peuvent prendre les fièvres intermittentes pernicieuses. L'anomalie étant un des caractères de ces maladies, et le nombre des modes d'irrégularité étant indéfini, je ne finirai pas si je voulois faire l'énumération de toutes les figures que cette maladie peut prendre.

Les symptômes graves qui mettent en évidence le caractère pernicieux de la maladie, ne se montrent pas toujours dès le premier accès. Souvent ce n'est qu'après plusieurs paroxismes d'une fièvre bénigne, que les accidens fâcheux se font remarquer. *Baillou* raconte qu'un homme attaqué d'une fièvre quarte, dont il étoit singulièrement fatigué, eut recours à des moyens superstitieux pour l'arrêter. Il tira parti de cette prétendue cure pour se moquer de la médecine; mais quelques jours après, la fièvre revint accompagnée

d'un délire furieux, et enleva le malade. Presque toujours ces accidens ont un accroissement assez rapide ; trois accès les portent ordinairement au comble, et il est rare que le troisième, à compter de celui où ils ont paru, ne soit pas mortel.

On a très-bien observé que les variétés produites par la différence des symptômes, ne constituoient pas des caractères spécifiques essentiels. Car, indépendamment de l'identité de traitement qui prouve celle de ces maladies si variées, il est fréquent de voir ces variétés se succéder, se remplacer mutuellement, sans même que l'on observe plus d'affinité entre une de ces formes et une telle autre, qu'entre celle-ci et une troisième.

Un des faits qui prouvent le plus cette possibilité de variations dans la même maladie, c'est celui que rapporte M. *Roucher*, dans le second numéro du premier volume du journal de médecine de Montpellier. Il s'agit d'une fièvre intermittente tierce, dont le premier accès fut accompagné de trismus et de mouvemens convulsifs généraux, le second d'apoplexie et le troisième d'hémiplegie.

Un caractère commun à toutes ces affections, c'est une prostration des forces très-considérable pendant l'accès, sans que cet abattement puisse être attribué à la longueur de la maladie, ni même à l'action des causes précédentes. Cette circonstance me paroît indispensable, pour qu'on puisse regarder la fièvre intermittente comme pernicieuse. Elle sert à nous faire distinguer les affections intermittentes périodiques bénignes, qui simulent les fièvres intermittentes ordi-

naires, de celles qui s'accompagnent d'un grand danger.

Un autre symptôme qui accompagne constamment les fièvres intermittentes pernicieuses, et qui en est un caractère distinctif, c'est la foiblesse et la petitesse du pouls, pendant toute la durée de l'accès. Joignez-y encore les autres modifications que les séméïologistes redoutent, comme l'inégalité, l'intermittence, l'état convulsif, etc. La seule exception qu'il y ait peut-être à cette règle, c'est celle que présentent quelquefois les fièvres soporeuses dans les commencemens. Cette remarque est de *Torti* lui-même. *Dixi pulsus rationem primas tenere in examine perniciosorum symptomatum relative tantùm ad sex priores febrium differentias primi membri nostræ divisionis, non verò relative ad septimam, quæ capitis affectionem soporosam unicè respicit; in eâ siquidem non parvitas, aut imbecillitas pulsùs, sed potiùs turgentia quædam, ictusque validitas, qualis in essentiali apoplexia solet percipi, persentitur, cum aliqua nonnumquam rarite potius, quam cum insigni frequentia conjuncta.* Cependant quand le malade a déjà éprouvé un ou plusieurs accès de fièvre, il arrive souvent que le pouls prend ce caractère de débilité, qu'on lui voit dans les autres variétés. Je pourrois citer plusieurs exemples; et pour ne pas quitter l'auteur dont je parle, dans la première des observations qui lui ont été communiquées par *Ferrarius*, il est question d'un vieillard atteint d'une intermittente soporeuse, chez qui le pouls resta si petit pendant plusieurs heures, qu'on eut de la peine à l'apercevoir. La troisième présente encore un cas semblable.

Il est très-rare que les fièvres intermittentes ataxiques aient leurs apyrexies parfaitement libres ; le plus souvent quelques-uns des symptômes extraordinaires et pernicieux qui existent dans l'accès, se font remarquer à un degré modéré dans les intervalles. Ainsi, dans les fièvres colériques, il reste une disposition au vomissement et une sorte de dévoiement. Quelquefois on aperçoit seulement la langue aride et raboteuse. Des lipothymies fréquentes se font observer dans les apyrexies des syncopales; les paroxismes de fièvre soporeuse laissent un singulier penchant au sommeil, etc. (1).

Le pouls lui-même ne reste pas dans l'état naturel ; il est ou plus fréquent, ou plus rare, ou plus foible qu'à l'ordinaire. C'est pour cela que certains auteurs refusent à ces fièvres le nom d'intermittentes, et les appellent rémittentes, parce qu'ils ne croient pas qu'elles aient d'apyrexie parfaite.

Mais un des symptômes les plus ordinaires dans l'apyrexie, et qui est commun à presque toutes les fièvres pernicieuses, si l'on en excepte la diaphorétique de *Torti*, c'est une sorte de stupeur et d'altération des facultés intellectuelles, qui changent l'humeur, le caractère et la conversation du malade. Il est vrai que pour apercevoir ce symptôme il faut bien connoître le sujet, et mettre en pratique avec une scrupuleuse attention tous les préceptes donnés par *Galien*, sur la manière de reconnoître le délire ; il ne se manifeste quelquefois que par une taciturnité opiniâtre, par un oubli

---

(1) *Voy. Verlhof, de febribus.* §. VI.

général, ou par un refus obstiné de prendre des remèdes, malgré les sollicitations du médecin et des personnes les plus chères au malade, par une gaieté qui n'est pas en rapport avec son caractère, etc.

On remarque encore, presque toujours pendant l'intermission, une inquiétude et une altération dans les traits et dans l'expression du visage.

Morton et *Sydenham* disent encore que le sédiment briqueté est un signe du plus grand poids pour faire découvrir le génie intermittent. Mais selon *Strack*, on ne l'observe guère que lorsque le pouls est fébrile, ce qui n'arrive pas toujours.

Ce que nous venons de dire sur les symptômes qu'on remarque pendant les intermissions, doit s'entendre de la plupart des cas. Il y a des auteurs qui assurent que quelquefois l'apyrexie est tout à fait exempte de phénomènes contre nature, et aussi simple que celle d'une fièvre intermittente ordinaire.

Il est fort rare que les fièvres intermittentes pernicieuses se terminent d'une manière favorable, sans le secours de l'art. Ordinairement le malade succombe au troisième accès, à compter de celui où la malignité s'est montrée; quelquefois ce n'est qu'au quatrième que la catastrophe a lieu; mais il est fort rare qu'elle attende le cinquième.

Je ne sais si ces fièvres ont une durée assez constante, qu'il ne soit pas aisé d'abréger; mais je remarque que la malade, sur laquelle M. *Roucher* a fait l'observation intéressante citée plus haut, ne fut point soulagée par cinq onces

de quinquina qu'elle prit, dans l'intervalle du premier au second accès.

Torti remarque que, dans la fièvre diaphorétique, le malade sent sa fin s'approcher, et que conservant toutes ses facultés intellectuelles, il peut contempler, pour ainsi dire, tous les progrès de sa destruction. Hors ce cas, la mort arrive dans une syncope, ou bien elle est précédée ou d'assoupissement, ou de délire, ou d'une stupéfaction, telle que le malade est hors d'état de connoître son danger.

Les personnes attaquées de fièvres intermittentes pernicieuses, échappent quelquefois à la mort sans le secours de la médecine. *Mercatus* qui ne connoissoit pas le spécifique de ces maladies, et *Torti* avant d'en avoir fait usage, ont vu quelques guérisons spontanées. Elles s'opèrent de plusieurs manières, selon le premier de ces auteurs; mais presque toujours il y a disparition des symptômes de malignité, et permanence de la fièvre intermittente pendant quelque temps. Le plus souvent il survient quelque maladie chronique qui peut être elle-même fort dangereuse. Ce sont des obstructions au foie, suivies d'hydropisie, des fièvres lentes, etc.

Ces fièvres sont sujettes aux récidives, comme toutes les intermittentes; mais le premier accès de la rechûte est ordinairement mortel. On connoît la belle observation de *Werlhof*, sur les semaines paroxistiques. Elle doit être prise en très-grande considération, quoique la récidive puisse venir à d'autres époques.

On sait depuis long-temps que la cause la plus fréquente des fièvres intermittentes, est une constitution d'air humide

et chaude. Si des émanations putrides, telles que celles qui s'élèvent des corps animaux ou végétaux en décomposition, viennent s'y joindre, elles produisent cette foiblesse profonde de laquelle dépend en grande partie le caractère de malignité que prennent ces maladies, et qui les convertit en intermittentes pernicieuses. Toutes les causes débilitantes qui peuvent agir en même-temps que la constitution d'air dont j'ai parlé, telles que la mauvaise nourriture, les travaux excessifs, les veilles, les excrétions immodérées, sont capables de produire le même effet. C'est le résumé de tout ce que nous savons sur les causes des fièvres intermittentes pernicieuses.

Que les circonstances qui favorisent l'évaporation comme les violentes chaleurs; que celles qui condensent ensuite jusqu'à un certain point l'humidité et les gaz délétères, telles que la fraîcheur des nuits d'été, et la température de l'automne; que les causes qui augmentent l'activité des mouvemens de la surface du corps vers le centre, que toutes ces causes, dis-je, donnent plus d'efficacité à ces agens; c'est une suite naturelle de ce principe, et pour mieux dire, ce sont des faits certains sur lesquels le principe a été fondé.

Le pays où mon père exerce l'art de guérir, est une contrée très-fertile et assez peuplée, bornée au nord par une chaîne de montagnes, et du côté opposé par une chaîne parallèle, mais moins élevée et coupée par plusieurs ouvertures; au midi de celle-ci se trouve l'étang; le vallon est arrosé par plusieurs ruisseaux. Dans l'été ces ruisseaux sont à sec, excepté dans les lieux enfoncés où les eaux s'amas-

sent et restent stagnantes ; les arbres qui les bordent laissent tomber leurs feuilles et leurs branches sèches dans les mares. En outre, le terrain y est coupé de grands fossés servant à l'écoulement des eaux.

Les eaux de pluie et celles qui proviennent des neiges, s'amassent dans ces fossés et dans les bas-fonds, et y restent stagnantes, jusqu'à ce que la chaleur du soleil vient les réduire en vapeurs. Aussi, dès que l'atmosphère s'échauffe, les exhalaisons s'élèvent de ces flaques, et se composent de vapeurs aqueuses et des différens gaz malfaisans, que fournissent les matières animales et végétales putréfiées. Lorsque les nuits sont fraîches, ou que le vent humide de la mer ne peut point dissoudre ces exhalaisons, celles-ci forment un brouillard épais qui couvre tout le vallon.

Les villages et les hameaux de cette contrée peuvent être considérés, sous le rapport médical, en trois divisions, qui s'étendent de l'orient à l'occident, et dont l'une occupe le haut de la montagne du nord, l'autre le fond de la vallée, et la troisième les bords de l'étang. La première exposée au vent du nord, découverte de tous côtés, éloignée de l'étang, des mares et des autres foyers d'infection, est presque entièrement exempte non-seulement des fièvres pernicieuses, mais encore des intermittentes ordinaires. La troisième, sans cesse exposée aux émanations de l'étang, est désolée constamment, tous les étés, par les fièvres intermittentes et rémittentes du plus mauvais caractère.

Quant aux villages du fond du vallon, les maladies s'y trouvent subordonnées à la quantité des brouillards dont nous

avons parlé. Quand l'automne et l'hiver sont pluvieux, et que les vents du midi règnent pendant les deux saisons suivantes, il se forme tous les matins, dans le printemps et dans l'été, un brouillard qui couvre la plaine entière, et alors on peut prédire avec assurance que les fièvres pernicieuses seront fréquentes. Les arbres contribuent sans doute à retenir et à envelopper ce brouillard. Les vents du nord même, à moins qu'ils ne soient très-impétueux, ne peuvent pas nous en délivrer, parce que la montagne les arrête et en empêche l'influence bienfaisante.

L'intensité et la fréquence de ces fièvres est même en rapport dans les divers villages et campagnes, avec la grandeur des foyers d'où s'élèvent ces vapeurs malfaisantes. Gremian entouré d'arbres et de mares, est en proie tous les étés aux fièvres intermittentes. Au contraire, depuis que les environs de Launac ont été défrichés, et que l'on a saigné les mares en curant un canal qui va dans le Caulason, les fièvres intermittentes sont devenues extrêmement rares dans ce lieu, tandis qu'elles sembloient auparavant y avoir choisi leur domicile ordinaire, et que les campagnes voisines leur servent toujours d'asile.

Les personnes qui sont obligées de s'exposer à l'impression du brouillard, avant que la chaleur du jour l'ait dissipé, sont, toutes choses égales, les plus sujettes aux maladies dont nous parlons. Ceci me rappele un fait semblable, observé par le docteur *Cibat*, dans les plaines de l'Ampourdan, et rapporté dans un mémoire *sur l'influence du gaz hydrogène dans la production des maladies.* Il a vu que les ecclé-

siastiques et les personnes que leur fortune dispensoit de sortir le matin pour aller travailler à la campagne étoient exempts de ce fléau, lors même qu'il exercoit le plus de ravage sur le commun des habitans. Mon père a observé qu'à Vic les femmes qui ne vont pas travailler à la campagne sont peu sujettes aux fièvres intermittentes ; il connoît même des personnes aisées qui, depuis vingt-cinq ans qu'elles habitent ce pays, et qui s'exposent peu à l'impression de l'air extérieur, ont jusqu'à ce jour été exemptes des fièvres intermittentes mêmes les plus simples.

Mon père a cru trouver une autre cause des fièvres intermittentes, dans l'usage où sont les habitans des campagnes voisines des flaques, d'aller laver leur linge dans cette eau stagnante et bourbeuse; il s'est aperçu plus d'une fois que le linge, ainsi blanchi, avoit une forte odeur de vase. Il est très-vraisemblable que les particules, dont il est imprégné, participent de la nature malfaisante des gaz qui s'élèvent des mêmes lieux.

Au reste, les maladies générales qu'on observe dans ces trois divisions, ont des caractères communs en rapport avec les températures respectives de ces dernières. Sur les bords de l'étang elles prennent souvent un caractère de putridité, que l'on observe jusques dans les ulcères. Les maladies les plus ordinaires dans la vallée sont de la famille des bilieuses ; mais elles acquièrent une gravité insolite pendant le règne des brouillards. Enfin, la plupart des maladies aiguës que l'on observe sur la montagne du nord, se compliquent d'un génie

inflammatoire, qui ne s'observe presque jamais dans celles des deux autres divisions.

On sait, depuis long-temps, que les bords de l'étang de Thau et de celui d'Aiguesmortes, sont désolés, pendant l'été et l'automne, par les fièvres intermittentes, qui souvent deviennent malignes. L'influence des exhalaisons marécageuses se fait sentir même assez au loin dans l'intérieur des terres, puisqu'à Fabrègues ces maladies sont très-fréquentes pendant les saisons que j'ai désignées plus haut. Néanmoins Villeneuve, Vic, Mireval, en sont plus cruellement ravagés, comme plus voisins du foyer d'où s'élèvent les miasmes.

Il est à remarquer que les endroits aussi près de l'étang que ceux dont je viens de parler, mais qui sont situés au midi, tels que Sette, souffrent moins de ces exhalaisons. Il est vraisemblable que le vent frais du nord condense trop l'air, pour qu'il puisse se charger d'une grande quantité de gaz étrangers, ou que sa température rend ces gaz impuissans.

Le bourg de Cournonterral, quoiqu'à près de trois lieues de l'étang et dans une situation assez salubre, est pourtant exposé, pendant l'été, aux incursions de ces maladies. Sa position sur le penchant d'une colline qui regarde le midi, et le rideau que plusieurs coteaux forment vers le nord, sont les causes de cette calamité. Quand les vents du midi soufflent, rien ne les tempère, rien ne les purifie ; ils viennent s'enfermer dans une espèce de gorge que forment les collines latérales, et au fond de laquelle Cournonterral est placé. Le rideau qui nous met à l'abri de l'influence du nord, arrête ces vents dans le cul-de-sac, et l'impression qu'ils font sur

les corps vivans est d'autant plus profonde, que les miasmes délétères ont moins d'espace pour se disséminer.

Dans ces cas, ces fièvres deviennent assez fréquentes pour pouvoir être regardées comme une maladie régnante générale; mais nous les observons quelquefois sporadiques. Nos laborieux paysans vont, pendant l'été, louer leur travail aux habitans de Frontignan, de Vic et des autres Villages situés près de l'étang, qui se trouvant eux-mêmes en trop petit nombre, sont obligés d'emprunter les bras d'autrui pour la culture de leurs terres; ils en reviennent fréquemment atteints de fièvres intermittentes très-intenses, qui ne tardent pas à prendre un mauvais caractère. La mauvaise nourriture dont ces travailleurs usent par économie, les excès de travail auxquels ils se livrent, secondent puissamment l'action des effluves marécageux.

Cournonsec, quoique situé sur une hauteur et très-accessible au vent du nord, n'est pas moins pour cela exposé, pendant l'été, aux ravages de ces maladies; ce qui tient, je crois, à ce que les habitans en allant travailler dans la plaine et sur-tout dans une partie de terrain que l'on appelle l'étang, à cause des eaux qui y stagnent, sont non-seulement exposés aux exhalaisons malfaisantes qui s'élèvent, aux approches des chaleurs, de cette espèce de foyer putride, mais encore aux effets des brouillards qui y séjournent pendant très-long-temps.

On a dit que le voisinage d'une grande quantité de végétaux purifioit l'air, par les exhalaisons d'oxigène que la lumière solaire décidoit, et par l'absorption de l'acide carbonique.

Cette opinion est fondée sur des expériences faites en petit avec quelques feuilles ou quelques branches ; mais quand on considère la végétation en grand, on voit que la présence d'une grande quantité de végétaux donne lieu à des inconvéniens qui pourroient bien en compenser les avantages.

1.° Les arbres attirent l'humidité de l'air. Parmi les mauvaises suites de la dévastation des forêts, M. *Cadet-de-Vaux* faisoit remarquer, il y a trois ans, que les fontaines qui sortoient du pied des coteaux, dépouillés de leurs arbres, avoient tari depuis cette spoliation. Or, cette humidité combinée avec la chaleur, est une des plus puissantes causes des fièvres intermittentes.

2.° Lorsque les arbres sont touffus et rapprochés, le soleil n'en touche que la plus petite portion ; tout le reste placé dans l'ombre doit exhaler des gaz malfaisans.

3.° Les débris des végétaux, les feuilles et les branches mortes étant sujettes à la décomposition, laquelle est encore favorisée par l'humidité, les émanations qui en proviennent ne compensent-elles pas les avantages qu'on fait valoir ? Il s'ensuivroit delà que les arbres qui restent toujours verts, et qui ne perdent point tout-à-coup leurs feuilles, donneroient moins souvent lieu aux inconvéniens dont nous parlons. En effet, je connois des campagnes entourées de chênes-verts, mais à l'abri de toute autre cause malfaisante, dans lesquelles on n'observe jamais de fièvres intermittentes.

4.° On dira que ces exhalaisons sont absorbées ; mais les personnes qui seront à portée ne se trouveront-elles pas

entre le foyer d'où elles partent et les lieux où elles sont pompées ?

5.° Je connois à peu de distance d'ici deux maisons de campagne, bâties dans des lieux que tout annonce devoir être salubres, et dont les habitans sont pourtant désolés toute l'année par les fièvres intermittentes, à cause d'une immense quantité d'arbres dont on les a entourées pour l'agrément.

6.° Observez que la plupart de ces inconvéniens disparoîtroient dans un lieu élevé, ouvert aux vents, mais qu'ils doivent être renforcés par les circonstances contraires auxquelles on prétend que la végétation peut servir de correctif.

D'après ces considérations, je regarde comme problématique l'utilité des forêts, des vergers, et en général d'une grande végétation, considérée comme moyen de purifier l'air rendu mal sain par les effluves des marais.

Il est à peu près prouvé que la contagion ne contribue point à la propagation de ces maladies. De tous les faits que j'ai lus ou entendus citer en faveur de l'opinion contraire, il n'y en a pas un qui ne puisse être attribué avec plus de vraisemblance à des causes communes à toutes les maladies, qu'à la contagion.

Des causes très-fréquentes sur lesquelles on ne s'est ravisé que depuis peu, ce sont les grandes plaies. M. *Dumas* qui a vu ces maladies décidées fréquemment par les blessures graves, principalement par celles des armes à feu, a rendu des services à la médecine militaire, en publiant ses obser-

vations à ce sujet. Il seroit à désirer que ces connoissances devinsent communes chez les Chirurgiens d'armée, qui souvent abandonnent les blessés à leur malheureux sort, dès l'apparition des premiers symptômes de la fièvre pernicieuse, et se contentent d'attribuer vaguement ces accidens à une *corruption du sang*, produite par la résorption du pus.

C'est principalement en été et en automne, que l'on observe ces fièvres dans les hôpitaux des armées. Le principal élément de la maladie, savoir la fièvre intermittente, est due aux causes générales de ces affections, lesquelles sont encore plus communes dans les camps que dans nos villes, toutes choses égales. L'ataxie peut être attribuée à la foiblesse profonde qu'introduisent l'hémorragie, la simultanéité d'une forte passion et d'une affection locale très-grave, qui, comme dit M. *Barthez*, opèrent une distraction des forces en sens contraires; l'impression des corps lancés par la poudre à canon, impression qui, suivant la remarque d'*Ambroise Paré*, de *Petit*, de *Ledran*, est suivie d'une stupéfaction générale. Voilà bien assez de causes affoiblissantes qui, jointes aux fatigues de la guerre, à une mauvaise nourriture, au séjour des hôpitaux, expliquent assez l'aptitude des personnes dont je parle aux fièvres intermittentes malignes.

Pour établir la méthode curative d'une manière convenable, ou plutôt pour se rendre raison de ce que l'empirisme nous apprend, il faut considérer une fièvre intermittente pernicieuse, composée des élémens suivans.

1.° L'élément principal et essentiel, c'est le génie inter-

mittent. Je me sers du mot *génie*, malgré que M. *Pinel* ait blâmé M. *Baumes* de l'avoir employé; car je ne vois point que ce dernier l'ait détourné de son acception primitive, en lui faisant signifier *principe générateur ou créateur*, et je crois même que c'en est la signification la plus reçue. L'expression *génie intermittent* désigne donc ici la cause inconnue de certains phénomènes maladifs, qui ne sont point continus, mais qui s'interrompent pour revenir à des intervalles réguliers. J'aime mieux cette expression que celle de fièvre intermittente, parce qu'il y a des phénomènes maladifs non-fébriles, qui reviennent périodiquement à la manière des fièvres intermittentes, et que par conséquent la fièvre n'est pas le seul effet de cette cause.

Je suis si éloigné de pouvoir assigner la nature de cette affection essentiellement intermittente, qui prend des formes très-variées, que je ne la soupçonne même point. Je ne saurois me contenter du levain gastrique de quelques auteurs, mis en jeu par les opérations de la digestion, ni du foyer fébrile que *Strack* a supposé, et d'où il s'est figuré que partoient des miasmes qui décidoient l'accès, ni d'une foule d'autres théories, dont les unes sont en opposition avec les faits, et dont les plus vraisemblables sont gratuites.

Le génie intermittent est l'effet de plusieurs causes, dont l'observation nous a découvert quelques-unes. La plus efficace, peut-être, est l'habitation dans un lieu bas et humide, où l'air est chargé des gaz qui s'élèvent des matières végétales en décomposition, et où ce fluide n'est pas assez agité et renouvelé par les vents. Il paroît que la chaleur continue

d'un été excessif dans sa température, dispose les corps à cette affection. Est-ce immédiatement ? Est-ce en forçant la terre et les plantes à abandonner à l'air toute leur humidité ?..... Lorsque la chaleur et l'humidité se joignent, ces deux causes réunies agissent d'une manière bien plus sûre.

Quand ces causes sont attachées à un climat par les circonstances physiques, le génie intermittent y devient endémique. Quelquefois elles sont plus circonscrites et se bornent à une habitation, à un enclos, à une maison. Les effets en sont toujours les mêmes pour ceux qui y sont exposés. Si elles sont le résultat de l'intempérie des saisons, l'affection intermittente règne épidémiquement, et a une longueur proportionnée à la durée et à l'intensité de la cause qui l'a produite.

Le génie intermittent n'exclut pas la disposition à d'autres affections, que des causes combinées avec les siennes peuvent introduire, de sorte que l'aptitude à l'affection intermittente peut coexister, par exemple, avec cet état fluxionnaire qui menace divers organes, soit par l'influence que les diverses températures des saisons ont sur les cavités du corps, etc.

On conçoit que si le génie intermittent est bien prononcé, que l'individu en qui il se trouve ait assez de force pour être susceptible de l'acte fébrile régulier ; si les organes d'ailleurs sont à peu près dans un état d'équilibre, et qu'il règne entr'eux cette communication si énergique qui les fait entrer simultanément en action dans les maladies fébriles ; cette affection produira une fièvre bien développée, et celle-ci suivra un

type déterminé, dont la cause ne m'est pas plus connue que la nature de la maladie.

Les faits prouvent que l'aptitude à la fièvre est quelquefois beaucoup moindre, et que la disposition fluxionnaire prend le dessus. Alors, quand le génie intermittent produit ses accès, il se déclare un léger mouvement fébrile, accompagné d'une affection locale qui dure autant que le paroxisme de la fièvre intermittente. Quelquefois l'acte fébrile n'est point sensible, et l'affection locale est le seul symptôme qu'on puisse apercevoir. Ce symptôme est tantôt un mal de tête intense, ou une migraine ; tantôt une ophtalmie, une toux sèche, un asthme, un point de côté, une attaque de goutte, etc. (1). Les circonstances qui font distinguer ces affections comme effets du génie intermittent, d'avec ces mêmes affections essentielles, ce sont l'intermittence, la périodicité semblable à celle des fièvres intermittentes ; la fièvre qui peut s'y joindre, si elle n'est pas sensible au pouls, la soif, la chaleur, la moiteur, les urines briquetées, et autres symptômes qui accompagnent les paroxismes des fièvres intermittentes. Quand ils n'existent pas, l'intermittence et la périodicité sont les seuls moyens de recconnoître le génie intermittent.

Je sais bien que toutes ces affections intermittentes ont été indifféremment rangées parmi les fièvres pernicieuses ; mais il n'y a pas moyen de s'entendre, si l'on ne réserve

---

(1) *Voy. Strack, l. c.*

pas cette dénomination pour les cas où l'affection locale a une intensité excessive et dangereuse, et où le malade est atteint de cette stupeur et d'une foiblesse nerveuse, qui sont le principal caractère des maladies appelées malignes. De légères affections locales intermittentes, comme des hémorragies peu abondantes, des rhumatismes, des céphalalgies, des ophtalmies, etc., sont souvent des maladies peu importantes, et peuvent se prolonger d'une manière qui contraste avec le nom de pernicieuses. Pourquoi ranger, parmi ces maladies, la quotidienne épileptique de *Sauvages*, qui duroit depuis six mois, quand on la décrivit ? Pourquoi regarder comme maligne une tierce pleurétique du même auteur, qui se guérissoit très-bien par la saignée et par de doux purgatifs.

Encore une fois, les fièvres intermittentes peuvent se trouver réunies chez un individu, avec une disposition à une autre affection, disposition qui a besoin du paroxisme fébrile pour se convertir en maladie. Mais si la foiblesse, l'irrégularité des symptômes, le délire, la petitesse du pouls, etc., ne se joignent pas à cette complication, elle ne suffit pas pour constituer une fièvre maligne.

Il ne faut pas perdre de vue, et c'est-là un point très-important, que ces fluxions ne sont pas de nature inflammatoire, c'est ce que montrent leurs intermittences, ces intervalles de repos parfait qui séparent les accès. Car la permanence, la tumeur continuellement croissante, la tendance à la suppuration, sont les attributs essentiels de l'inflammation. Il est donc nécessaire de reconnoître, dans le

cas actuel, que la direction des mouvemens qui constitue la fluxion, n'a pas de constance et est l'effet d'une modification fugace, désignée par le nom de spasme.

Il faut convenir pourtant que, dans quelques circonstances, les fluxions présentent tout le caractère inflammatoire. Plusieurs auteurs, et *Lautter* entr'autres, citent des exemples de péripneumonies soumises à des exaspérations isochrones avec celles d'une fièvre périodique qui les accompagnoit, et dans lesquelles l'état du pouls, la croûte pleurétique du sang, ne permettent pas de méconnoître le génie inflammatoire. Mais on doit observer que l'affection locale étoit continue et seulement rémittente. Je crois, malgré des autorités que je respecte d'ailleurs infiniment, que ce cas doit être envisagé comme une vraie complication d'une fluxion inflammatoire foible, avec une fièvre qui en est un acte synergique. Par une disposition particulière de l'individu, cette fièvre prend le type périodique. La thérapeutique consiste à enrayer l'inflammation, en arrêtant son mouvement synergique.

2.° Le second élément des fièvres intermittentes pernicieuses est une débilité nerveuse, qui devient cause d'anomalie. On a vu que toutes les causes procatartiques de ces fièvres étoient du nombre des affoiblissantes, et les mêmes qui, dans d'autres circonstances, produisent les fièvres continues malignes. On a vu encore que la prostration des forces étoit un symptôme commun à toutes les fièvres intermittentes pernicieuses. Comme cette résolution des forces ne tient pas seulement à la présence de l'accès, mais qu'elle

date de loin, elle se fait ressentir daus les intervalles des paroxismes, et l'on a vu que c'étoit un des caractères de ces fièvres.

3.° Un effet de cette débilité c'est de rendre les actes de la fièvre irréguliers et fort lents. On conçoit, en effet, que cette espèce de fonction maladive, dont les divers temps ont un nombre déterminé de phénomènes, et se succcèdent dans un ordre constant, lorsque les forces sont en bon état, doit s'exercer avec ataxie et avec lenteur quand les puissances vitales sont abattues. Cette lenteur dans la succession des actes qui constituent le paroxisme, est le principal signe de cette foiblesse funeste dans les fièvres sub-continues; l'ataxie qui ne tarde pas à survenir, est l'effet de cette même foiblesse et de l'espèce d'embarras qui résulte de la jonction de la fin d'un accès et du commencement du suivant.

4.° Un second effet de la débilité nerveuse, c'est d'introduire ou de renforcer la disposition à ces fluxions spasmodiques, dont nous parlions tout à l'heure, et à toutes sortes d'irrégularités dans les mouvemens. Il s'ensuit que s'il y a quelque tendance aux affections locales, elles deviennent ici prodigieusement intenses, et la fluxion spasmodique se prolonge beaucoup, puisqu'elle dure jusqu'à la fin de l'accès. L'intensité et la durée distinguent ce cas de ceux d'une affection locale intermittente bénigne.

Toute affection locale grave et de longue durée, accompagnant les accès, annonce donc un danger, puisqu'on peut en conclure l'existence de la débilité nerveuse, et l'irrégu-

larité des mouvemens. Mais quand l'organe est important, le danger se compose de celui de la maladie principale, et de celui de l'affection locale.

5.° Ces mouvemens irréguliers, cet état d'activité maladive de certains organes, font penser qu'il peut de même s'y établir un état de débilité relative, qui les met dans l'impuissance d'exercer leurs fonctions. C'est vraisemblablement ce qui survient au cœur dans les fièvres syncopales, et peut-être au cerveau dans les soporeuses. Nous ne connoissons pas mieux la cause de cette foiblesse subite et organique que celle du spasme; mais les faits paroissent la prouver, et l'analogie nous force à l'admettre.

Torti avoit divisé les fièvres pernicieuses *comitatæ* en deux classes, dont l'une renfermoit celles qu'il attribuoit à la colliquation, et l'autre celles qu'il croyoit dépendre d'une coagulation. Il ne faut pas admettre cette distinction comme une division rigoureuse et nosologique, puisque rien n'est plus fréquent que de voir la même fièvre, prendre successivement plusieurs symptômes pernicieux, qui appartiennent à des fièvres des deux classes. Mais quoiqu'on en dise aujourd'hui, cette distinction me paroît fondée sur une idée précieuse. Il semble, en effet, que dans quelques cas de ces maladies, les fluides des corps vivans sont menacés d'une sorte de décomposition, par un relâchement subit du lien qui retient les molécules rapprochées dans l'état naturel, de sorte qu'elles tombent en fonte; et comme cet état coïncide avec une foiblesse radicale des solides, les premières transudent à travers ceux-ci. Mais ce qui est particulier aux corps vivans,

c'est que ce relâchement du *nexus*, qui unit les élémens des liquides, peut se dissiper dans un instant, de sorte que les fluides rentrent dans leur état naturel. Sous ce rapport, ce phénomène ressemble à l'atonie extrême des muscles, qui peut être suivie de contractions convulsives, les remplacer de nouveau, et ainsi alternativement.

6.° Enfin, il n'est pas rare d'observer cette cessation des synergies et des sympathies naturelles qui règnent entre les organes; cessation que M. *Barthez* regarde comme un des élémens de la malignité. Ainsi, tandis que certaines parties sont dans un état très-vital, le système artériel, si prompt dans l'état naturel à recevoir l'influence de l'affection des organes, reste dans une tranquillité parfaite, et comme étranger à la maladie.

C'est sur ces considérations que l'on doit fonder les méthodes thérapeutiques. Ce seroit une erreur de croire qu'il n'en peut exister qu'une : avant que la méthode, universellement adoptée de nos jours, fut connue, on traitoit quelquefois avec succès les fièvres intermittentes pernicieuses. Aujourd'hui même, il est des cas où elle ne peut point être mise en usage, et où l'on se voit forcé de recourir à des moyens qui lui sont étrangers.

D'après les principes de M. *Barthez*, je réduis à trois, les méthodes employées pour le traitement des fièvres intermittentes pernicieuses : 1.° une méthode analytique; 2.° une perturbatrice; 3.° une empirique spécifique.

1.° La première qui a été indiquée par *Mercatus*, consiste à décomposer la maladie, en en combattant les élémens

les plus dangereux. Il est vrai que cette méthode, telle que l'auteur l'a proposée, est très-imparfaite, parce qu'il a payé le tribut aux préjugés et à la pratique de son temps, et qu'il est presque toujours parti de principes hypothétiques, et non immédiatement des faits bien ordonnés. Néanmoins il a donné d'excellens préceptes sur l'usage des anti-spasmodiques directs et des toniques, qui relèvent les forces, et tendent à détruire cette disposition aux fluxions nerveuses qui augmentent tout le danger de la maladie. M. *Pinel* a quelquefois fait disparoître la malignité dans ces cas, par le seul usage de la thériaque et du vin, du vin d'absynthe, d'une infusion de gentiane, ou d'autres médicamens toniques et anti-spasmodiques. *Mercatus* a vanté les révulsifs qui, appliqués à l'extérieur du corps, procurent le double avantage de rompre ces spasmes pernicieux des organes nobles, et de produire une excitation générale propre à raviver la fièvre. Ceux qu'il employoit par préférence, étoient les frictions, les ventouses scarifiées, les ligatures aux jambes.

Il ne négligeoit aucun moyen pour remédier à ces mouvemens fluxionnaires : ainsi il secondoit les révulsifs par l'application des astringens, sur-tout de l'oxyrrhodin, sur la région des organes vers lesquels la fluxion avoit lieu.

Les anti-spasmodiques et les toniques n'étoient pas seulement administrés à l'intérieur ; mais il les appliquoit encore à l'extérieur, au moyen des frictions ou plutôt d'*onctions* qu'il pratiquoit avec des onguens, dont la base étoit des substances toniques.

Il n'a pas négligé, comme on le fait trop généralement aujourd'hui, les ressources que lui offroit le rapport qui existe entre l'odorat et l'affectibilité. Il a souvent appliqué les excitans et les anti-spasmodiques sur cet organe, dont les sensations intéressent très-promptement le principal centre des affections.

Mais ce médecin me paroît avoir trop compté sur les évacuans généraux, et s'être trop laissé prévenir par les craintes que lui inspiroient les humeurs grossières, dissoutes ou putrides, qu'il cherchoit à expulser. L'observation lui avoit pourtant appris qu'il étoit très-avantageux de supprimer au plus vîte la dysenterie et les sueurs, par l'usage des astringens pris intérieurement et appliqués à l'extérieur : les préceptes qu'il donne, dont les uns sont la suite de la théorie, et les autres le résultat d'un heureux empirisme, présentent quelquefois une sorte d'incohérence.

La saignée, les purgatifs et les émétiques sont employés à tout instant par notre auteur.

Mais la foiblesse du malade contr'indique éminemment les évacuans, dont l'effet inévitable est d'augmenter la résolution des forces. Je crois même cette contr'indication si impérieuse, que le dessein de rendre cette maladie plus simple en enlevant un élément, ne pourroit justifier l'emploi des évacuans, et que les inconvéniens auxquels ils donnent lieu, ne sont pas compensés par les avantages qu'ils peuvent procurer.

Cependant *Werlhof* pense que la saignée doit être mise en usage dans certains cas pour remédier à la pléthore,

pour prévenir les fluxions vers la tête, etc. Il cite à son appui une observation de *Baillou*, qui a vu un homme attaqué d'une fièvre tierce, périr au quatrième accès par une hémorragie excessive, ce qu'il attribue à ce que la saignée a été négligée par le médecin ordinaire qui étoit *aimophobe*.

Il ne faut pas être plus *aimophobe* qu'*aimophile*, parce que toutes les préventions en médecine sont extrêmement dangereuses. Ce fait ne me paroît point concluant. Je ne m'aviserai pas de faire des reproches au grand *Baillou* : mais un médecin d'une grande autorité, lui fait celui de n'avoir pas assez étendu ses histoires médicales pour les rendre instructives (1). En effet, celle-ci présente si peu de détails sur les circonstances concomitantes ; il est d'ailleurs si extraordinaire de voir une hémorragie pléthorique, qui, par conséquent, auroit dû être active, suivie d'une mort prompte, qu'on ne sait que penser.

L'usage de la saignée doit être réglé d'après des considérations plus solides et des faits plus significatifs. La résolution générale des forces la contr'indique si impérieusement dans ces maladies, que la force et l'élévation du pouls remarquées dans plusieurs instans des fièvres soporeuses, ne me paroissent pas suffisantes pour contre-balancer les raisons de proscription.

---

(1) Voyez *les recherches sur l'hist. de la méd.*, par *Bordeu*. L'auteur met le passage suivant, dans la bouche d'un médecin, avec lequel il suppose qu'il a eu diverses conférences : « Ce *Baillou* veut trop imiter » *Hippocrate* ; ses petites histoires sur les bourgeois de Paris m'ennuyent : » elles sont la plupart trop étranglées pour être utiles ».

Quant aux purgatifs, ils seroient quelquefois utiles pour décomposer l'affection, et évacuer des matières putrides et délétères renfermées dans les premières voies, qui peuvent donner plus d'intensité aux symptômes. Mais comme ils augmentent la foiblesse, on doit les éviter. Ils sont autant à craindre ici, que dans les fièvres continues malignes, d'où M. *Barthez* les exclut absolument.

Les émétiques, d'après leurs effets connus, paroîtroient devoir être moins à redouter. Ils semblent d'ailleurs dans bien des cas être directement indiqués par l'embarras gastrique, et par conséquent propres à rendre la maladie plus simple. Cependant l'usage n'en est pas sûr, et ils font perdre un temps précieux. J'ai vu quatre malades attaqués de fièvres intermittentes pernicieuses, mourir au second accès. J'observerai que tous avoient pris l'émétique dans l'intervalle du premier au second accès. On ne peut pas assurer que cette circonstance ait été la cause de l'événement funeste; mais d'un autre côté il est bien singulier que le hasard ait présenté quatre fois le même concours d'événemens indépendans l'un de l'autre.

2.° Je range parmi les méthodes perturbatrices, tous les moyens qui sont propres à décider une forte commotion dans tout le système animal, soit par des impulsions communiquées aux excrétions en sens divers, soit par des impressions profondes et vigoureuses sur les organes. Elles sont fort suspectes, et on ne doit les mettre en usage, que lorsque la méthode spécifique ne peut point être employée, par un concours de circonstances. Ces méthodes attaquent à la fois

tous les élémens de la maladie, mais c'est par une secousse violente, et si le malade n'est pas soulagé, il succombe sous le poids du mal et à la fatigue du remède.

C'est la méthode que *Sydenham* employoit dans les fièvres intermittentes, quand il administroit pendant l'accès, les sudorifiques les plus violens en tisane, un mélange de thériaque et d'eau-de-vie, et un purgatif drastique. *Senac* a trop généralement condamné cette méthode.

Je rapporte encore aux méthodes perturbatrices, l'emploi des sudorifiques quelque temps avant l'accès fébrile. Ce moyen a été mis en usage par *Senac* dans un cas de fièvre quarte, qui avoit une intensité pernicieuse. L'effet des sudorifiques, coïncidant avec l'invasion de l'accès, peut déranger l'acte fébrile et en arrêter la formation. Mais il est aisé de sentir que cette méthode ne feroit rien contre les accès anomaux et pour ainsi dire tronqués, tels qu'on les voit souvent dans les fièvres pernicieuses, où le premier stade manque. Ne pourroit-on pas mettre à côté de ces moyens, l'opium conseillé par *Berryat*, et la teinture anodine de *Sydenham*, prescrite par la *Guerenne*, vers la fin du premier stade ou du froid, dans la vue d'accélérer la marche des stades suivans ou d'abréger l'accès, en interrompant l'ordre successif des temps du paroxisme ?

Je crois qu'on peut encore ranger parmi ces méthodes, l'emploi de certaines préparations minérales, qui sont de véritables poisons, telles que les sels à base de cuivre, l'arsenic, etc., ce dernier avoit été employé par *Etmuller*. Les Stahliens ont tant crié, qu'ils l'ont fait proscrire. *Werlhof*

a joint sa voix à celle de plusieurs autres praticiens, pour en prononcer la condamnation. Il est même possible que la prévention s'en soit un peu mêlée; c'est au moins ce que l'on peut présumer en les voyant rejeter par une sentence d'*Ausone*, devenue proverbe en naissant : *Cùm fata volunt bina venena juvant*, ce qui n'est pas un argument d'une grande force, puisque si l'on peut déterminer les cas où les *destins* le *veulent*, il dépend de nous de convertir les poisons en remèdes. Depuis quelque temps on a proposé de nouveau l'arsenite de potasse, avec lequel on a fait des essais encourageans. Il est vrai qu'on n'en a point tenté encore sur des personnes atteintes de fièvres pernicieuses.

3.° La méthode la plus usitée, celle que l'on adopte même exclusivement aujourd'hui, c'est l'empirique spécifique. Elle consiste à attaquer le génie intermittent par un remède spécifique, qui est le quinquina. Comme les accidens concomitans sont en quelque sorte entés sur la fièvre, et qu'ils se déclarent à l'occasion de ses paroxismes, ils disparoissent dès que la fièvre est enlevée, et il ne reste plus qu'à combattre la foiblesse, et prévenir les récidives.

Cette méthode est si efficace, qu'on a presque épuisé tout ce qu'il y avoit à dire, et depuis long-temps on ne fait que copier des préceptes sans y ajouter. Les rédactions des règles de cette méthode sont trop multipliées, pour que j'aie le courage d'en faire une autre. Je me contenterai des observations suivantes.

Il me semble qu'il seroit avantageux de combiner les procédés de la méthode analytique, avec ceux de la spécifique,

pour seconder cette dernière, et rendre les effets plus sûrs. C'est sur-tout pendant le paroxisme que la première est utile, comme le remarque *Werlhof*. On va voir le parti qu'on a su tirer de la combinaison de ces deux méthodes, dans le traitement d'une fièvre sub-continue pernicieuse. Notre professeur de clinique, M. *Broussonet*, m'a communiqué l'observation suivante, faite sur un malade qu'il voyoit à Montbazin avec mon père et le docteur M. *Filliol*, de Poussan. Un jeune homme assez vigoureux, âgé d'environ 24 ans, se livra avec excès dans l'été de l'an dix, à la danse et au plaisir de la table, le jour de ses nôces. Le soir il fut saisi d'une fièvre brûlante, la langue étoit sèche, la tête pesante et douloureuse. La diète, la tisane adoucissante et purgative, sembloient avoir dissipé la maladie le troisième jour. Le quatrième, le malade crut pouvoir se permettre quelques alimens et les droits d'époux. Tous les symptômes reparurent et furent aggravés par un point de côté très-douloureux et des crachats sanguinolans. Tout alla en empirant jusqu'au dixième jour, époque à laquelle fût appelé le professeur *Broussonet*, le malade étoit sans force, la figure étoit hippocratique, avec les pommettes d'un rouge livide et les yeux étincelans; la peau sèche, l'expectoration difficile et ne donnant que du sang mêlé avec une humeur bilieuse; le pouls étoit dur et serré; il paroissoit déjà des soubresauts dans les tendons; enfin, une diarrhée colliquative obligeoit de changer les draps du malade à chaque heure. Tous ces symptômes s'aggravoient encore vers le soir, et l'on observoit une rémission très-sensible, depuis neuf heures du matin jusqu'au coucher du

soleil. On profita de cet intervalle, pour appliquer un vésicatoire sur le point douloureux, un second sur le bras du côté opposé, deux emplâtres sinapisés à chaque cuisse, et pour pratiquer des fomentations sur tout le bas-ventre. Le malade n'usoit pour boissons que de la limonade, composée avec deux tiers de vin, un tiers d'eau, suffisante quantité de sucre et de suc de citron. Le quinquina fut administré à haute dose et combiné avec le sel d'absynthe, saturé d'oximel scillitique. On prescrivit des frictions avec la teinture de quinquina éthérée, sur les extrémités inférieures. L'exacerbation fut retardée et moins intense, la rémission du lendemain fut presque une intermission; les mêmes moyens furent répétés, et le malade étoit presque sans fièvre pendant la nuit suivante. La langue s'humecta, les crachats devinrent plus abondans et bien cuits; la diarrhée cessa, la peau devint souple, et en diminuant, peu à peu, la dose des remèdes, le malade fût rétabli au septième jour de sa maladie. Il jouit depuis d'une santé athlétique.

Lorsque l'irritation des premières voies empêche le malade de retenir le quinquina dans l'estomac, on le combine avec le laudanum et autres anti-spasmodiques; on injecte ce médicament en lavement, et on le présente aux vaisseaux absorbans, en l'appliquant sur toute la surface du corps. Dans ces cas, je crois qu'on devroit recourir à la méthode analytique, pour suppléer à l'imperfection de la spécifique, dont les circonstances peuvent rendre le succès douteux.

On se décourage trop tôt dans les accès très-graves, dont le rang numérique est avancé, parce qu'on se persuade

que le quinquina ne peut être utile que dans l'apyrexie. Mon père appelé à Vic pour voir un malade attaqué du troisième accès d'une fièvre syncopale, et le trouvant à la dernière extrémité, lui administra, dans le fort du paroxisme, de très-fortes doses de quinquina en substance. Le malade sortit de l'accès, presque contre toute attente, et fut guéri. Dans ce cas, lorsqu'il a été impossible d'administrer le quinquina à l'intérieur, j'ai vu la teinture appliquée en frictions pendant l'accès, par mon père et par son ami le docteur *Filliol*, ramener à la vie des malades dont on désespéroit.

FIN.

ARGUMENTERONT LES PROFESSEURS
DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE
DE MONTPELLIER.

GASPARD-JEAN RENÉ, Directeur de l'École.	Médecine légale, et histoire de la Médecine.
P. M. AUGUSTE BROUSSONET, Directeur en chef du Jardin. . .	Botanique.
CH. L. DUMAS.	Anatomie et Physiologie.
G. J. VIRENQUE.	Chimie et Pharmacie.
P. LAFABRIE.	Clinique interne.
J. L. VICTOR BROUSSONET. . .	
J. POUTINGON.	Clinique externe.
A. MEJAN.	
J. B. T. BAUMES.	Nosologie et Pathologie.
J. N. BERTHE.	Thérapeutique et Matière médicale.
J. M. J. VIGAROUS.	Institutions de Médecine, et hygiène.
A. L. MONTABRÉ	Médecine opératoire.
J. SENEAUX.	Accouchemens.

PROFESSEURS-HONORAIRES.

P. J. BARTHEZ, Médecin du Gouvernement.

A. GOUAN, ex-Professeur de Botanique.

H. FOUQUET, ex-Professeur de Clinique interne.

J. A. CHAPTAL, Ministre de l'Intérieur, ex-Professeur de Chimie.